

petit nombre de passages susceptibles d'une interprétation favorable. Des volumes entiers suffiroient à peine pour rédiger ce qu'on a écrit pour et contre ce philosophe; je me borne à quelques réflexions.

On ne sauroit prouver que Pythagore ait confondu l'ame du monde avec la Divinité, et tout concourt à nous persuader qu'il a distingué l'une de l'autre. Comme nous ne pouvons juger de ses sentimens que par ceux de ses disciples, voyois comment quelques-uns d'entre eux se sont exprimés dans des fragmens qui nous restent de leurs écrits.

Dieu ne s'est pas contenté de former toutes choses, il conserve et gouverne tout¹. Un général donne ses ordres à son armée, un pilote à son équipage, Dieu au monde². Il est par rapport à l'univers, ce qu'un roi est par rapport à son empire³. L'univers ne pourroit subsister, s'il n'étoit dirigé par l'harmonie et par la providence⁴. Dieu est bon, sage et heureux par lui-même⁵. Il est regardé comme le père des dieux et des hommes, parce qu'il répand ses bienfaits sur tous ses sujets. Législateur équitable, précepteur éclairé, il ne perd jamais de vue les soins de son empire. Nous devons modeler nos vertus sur les siennes, qui sont

¹ Stheneid. ap. Stob. serm. 46, p. 332.

² Archyt. ibid. serm. I, p. 15.

³ Diotog. ibid. serm. 46,

p. 330.

⁴ Hippod. ap. Stob. serm. 101, p. 555, liu. 26.

⁵ Stheneid. ibid. p. 332. Euryphant. ibid. p. 555.

pures et exemptes de toute affection grossière¹. Un roi qui remplit ses devoirs est l'image de Dieu². L'union qui règne entre lui et ses sujets, est la même qui règne entre Dieu et le monde³.

Il n'y a qu'un Dieu, très-grand, très-haut, et gouvernant toutes choses. Il en est d'autres qui possèdent différens degrés de puissance, et qui obéissent à ses ordres. Ils sont à son égard ce qu'est le choeur par rapport au coryphée, ce que sont les soldats par rapport au général⁴.

Ces fragmens contredisent si formellement l'idée qu'on a voulu nous donner des opinions de Pythagore, que des critiques⁵ ont pris le parti de jeter sur leur authenticité des doutes qui n'ont pas arrêté des sçavans également exercés dans la critique⁶. Et en effet, la doctrine déposée dans ces fragmens est conforme à celle de Timée, qui distingue expressément l'Être suprême d'avec l'ame du monde qu'il suppose produite par cet être. On a prétendu qu'il avoit altéré le système de son maître⁷. Ainsi, pour condamner Pythagore, il suffira de rapporter quelques passages recueillis par des écrivains postérieurs de cinq à six cents

¹ Stheneid. ibid. Archyt. ibid. serm. I, p. 13.

² Diotog. ibid. serm. 46, p. 330.

³ Ephant. ibid. p. 334.

⁴ Onatas. ibid. eclog. phys. l. I, c. 3, p. 4.

⁵ Couring. et Thomas. ap. Bruck. t. I, p. 1040 et 1102.

⁶ Fabr. bibl. Græc. t. I,

p. 529.

⁷ Bruck. t. I, p. 1093.

ans à ce philosophe, et dont il est possible qu'ils n'aient pas saisi le véritable sens; et pour le justifier, il ne suffira pas de citer une foule d'autorités qui déposent en sa faveur, et surtout celle d'un de ses disciples qui vivoit presque dans le même temps que lui, et qui, dans un ouvrage conservé en entier, expose un système lié dans toutes ses parties!

Cependant on peut, à l'exemple de plusieurs critiques éclairés, concilier le témoignage de Timée avec ceux qu'on lui oppose. Pythagore reconnoissoit un Dieu suprême, auteur et conservateur du monde, être infiniment bon et sage, qui étend sa providence par-tout; voilà ce qu'attestent Timée et les autres Pythagoriciens dont j'ai cité les fragmens. Pythagore supposoit que Dieu vivifie le monde par une ame tellement attachée à la matière, qu'elle ne peut pas en être séparée; cette ame peut être considérée comme un feu subtil, comme une flamme pure; quelques Pythagoriciens lui donnoient le nom de Dieu, parce que c'est le nom qu'ils accordoient à tout ce qui sortoit des mains de l'Être-suprême; voilà, si je ne me trompe, la seule manière d'expliquer les passages qui jettent des doutes sur l'orthodoxie de Pythagore.

Enfin, il est possible que quelques Pythagoriciens, voulant nous donner une image sensible de l'action de Dieu sur toute la nature, aient pensé qu'il est tout entier en tous lieux, et qu'il *informe* l'univers, comme notre ame

informe notre corps. C'est l'opinion que semble leur prêter le Gran-Prêtre de Cérès, au chapitre xxx de cet ouvrage. J'en ai fait usage en cet endroit pour me rapprocher des auteurs que je citois en note, et pour ne pas prononcer sur des questions qu'il est aussi pénible qu'inutile d'agiter. Car enfin ce n'est pas d'après quelques expressions équivoques, et par un long étalage de principes et de conséquences qu'il faut juger de la croyance de Pythagore. C'est par sa morale-practique, et sur-tout par cet Institut qu'il avoit formé, et dont un des principaux devoirs étoit de s'occuper de la Divinité¹, de se tenir toujours en sa présence, et de mériter ses faveurs par les abstinances, la prière, la méditation et la pureté de cœur². Il faut avouer que ces pieux exercices ne conviendroient guère à une société de Spinosistes.

7.° Écoutons maintenant l'auteur des pensées sur la comète. « Quel est l'état de la question lorsqu'on veut philosopher touchant l'unité de Dieu? C'est de savoir s'il y a une intelligence parfaitement simple, totalement distinguée de la matière et de la forme du monde, et productrice de toutes choses. Si l'on affirme cela, l'on croit qu'il n'y a qu'un Dieu; mais si l'on ne l'affirme pas, on a beau dissifler tous les dieux du paganisme, et té-

¹ Plut. in num. tom. I, p. 69. Clem. Alex. Strom. l. 5, p. 686. Aur. Carm. ² Jambl. cap. 16, p. 57. Anonym. ap. Phot. p. 1313. Diod. Sic. excerpt. Val. p. 245 et 246.

»moigner de l'horreur pour la multitude des
»Dieux, on admettra réellement une infinité
»de Dieux." Bayle ajoute qu'il seroit mal aisé
de trouver, parmi les anciens, des auteurs qui
aient admis l'unité de Dieu, sans entendre
une substance composée. »Or, une telle subs-
»tance n'est une qu'abusivement et impropre-
»ment, ou que sous la notion arbitraire d'un
»certain tout, ou d'un Etre collectif ¹."

Si pour être placé parmi les polythéistes, il
suffit de n'avoir pas de justes idées sur la na-
ture des esprits, il faut, suivant Bayle lui-même,
condamner non-seulement Pythagore, Platon,
Socrate et tous les anciens ², mais encore
presque tous ceux qui, jusqu'à nos jours, ont
écrit sur ces matières. Car voici ce qu'il dit
dans son dictionnaire ³: »Jusqu'à M. Descar-
»tes, tous nos docteurs, soit théologiens, soit
»philosophes, avoient donné une étendue aux
»esprits, infinie à Dieu, finie aux anges et
»aux âmes raisonnables. Il est vrai qu'ils sou-
»tenoient que cette étendue n'est point maté-
»rielle, ni composée de parties, et que les es-
»prits sont tout entiers dans chaque partie de
»l'espace qu'ils occupent. De là sont sorties
»les trois espèces de présence locale: la pre-
»mière pour les corps, la seconde pour les
»esprits créés, la troisième pour Dieu. Les

¹ Bayle, contin. des pens. t. 5. p. 66.

² Moshem. in Cudw. te E.

c. 4, §. 27, not. n. p. 684.

³ Art. Sémonide, no-

»Cartésiens ont renversé tous ces dogmes; ils
»disent que les esprits n'ont aucune sorte d'é-
»tendue ni de présence locale; mais on rejette
»leur sentiment comme très absurde. Disons
»donc qu'encore aujourd'hui tous nos philoso-
»phes et tous nos théologiens enseignent, con-
»formément aux idées populaires, que la subs-
»tance de Dieu est répandue dans des espaces
»infinis. Or, il est certain que c'est ruiner d'un
»côté ce que l'on avoit bâti de l'autre; c'est
»redonner en effet à Dieu la matérialité qu'on
»lui avoit ôtée."

L'état de la question n'est donc pas tel que
Bayle l'a proposée. Mais il s'agit de savoir si
Platon, et d'autres philosophes antérieurs à
Platon, ont reconnu un premier Etre, éternel,
infiniment intelligent, infiniment sage et bon;
qui a formé l'univers de toute éternité ou dans
le temps; qui le conserve et le gouverne par
lui-même ou par ses ministres; qui a destiné
dans ce monde ou dans l'autre, des récompenses
à la vertu ou des punitions au crime. Ces
dogmes sont clairement énoncés dans les écrits
de presque tous les anciens philosophes. S'ils y
sont accompagnés d'erreurs grossières sur l'es-
sence de Dieu, nous répondrons que ces au-
teurs ne les avoient pas aperçues, ou du moins
ne croyoient pas qu'elles détruisissent l'unité
de l'Etre suprême ¹. Nous dirons encore qu'il

¹ Moshem. dissert. de creat. ap. Cudw. tom. 2, p. 315.

n'est pas juste de reprocher à des écrivains qui ne sont plus, des conséquences qu'ils auroient vraisemblablement rejetées, s'ils en avoient connu le danger¹. Nous dirons que notre intention n'est pas de soutenir que les philosophes dont je parle avoient des idées aussi saines sur la Divinité que les nôtres, mais seulement qu'ils étoient en général aussi éloignés de l'athéisme que du polythéisme.

MEME CHAPITRE, PAG. 260.

Sur la Théologie morale des anciens Philosophes Grecs.

LES premiers écrivains de l'église aurent soin de recueillir les témoignages des poètes et des philosophes Grecs, favorables au dogme de l'unité d'un Dieu, à celui de la providence, et à d'autres également essentiels².

Ils crurent aussi devoir rapprocher de la morale du christianisme, celle que les anciens philosophes avoient établie parmi les nations, et reconnurent que la seconde, malgré son im-

¹ Moshem. in Cudw. c. 4, t. I, p. 685.

² Clem. Alex. strom. lib. 5 et 6. Lactant divin. inst. lib. I, cap. 5. August.

de civit. Dei, lib. 8, c. 9. lib. 18, c. 47. Euseb. præpar. evang. l. II. Minuc. Felix. etc. etc.

perfection, avoit préparé les esprits à recevoir la première, beaucoup plus pure¹.

Il a paru dans ces derniers temps différens ouvrages sur la doctrine religieuse des païens²; et de très savans critiques, après l'avoir approfondie, ont reconnu que, sur certains points, elle mérite les plus grands éloges. Voici comment s'explique M. Fréret, par rapport au plus essentiel des dogmes: „Les Egyptiens et les Grecs ont donc connu et adoré le Dieu suprême, le vrai Dieu, quoique d'une manière indigne de lui³.” Quant à la morale, écoutons le célèbre Huet, évêque d'Avranches: *Ac mihi quidem sæpè numero contigit, ut cum ea legerem, quæ ad vitam rectè probè-que instituendam, vel à Platone, vel ab Aristotele, vel à Cicerone, vel ab Epicteto, tradita sunt, mihi viderer, ex aliquibus christianorum scriptis capere normam pietatis⁴.*

Autorisé par de si grands exemples, et forcé par le plan de mon ouvrage, à donner un précis de la théologie morale des Grecs, je suis bien éloigné de penser qu'on puisse la confondre avec la nôtre, qui est d'un ordre infiniment supérieur. Sans relever ici les avan-

¹ Clem. Alex. strom. lib. I, p. 331, 366, 376, etc.

² Mourg. plan. théolog. du Pythagor. Thomassin. méth. d'enseigner les lettres hum. Id. méth. d'enseigner la philosophie. Bu-

rygni, théolog. païens. Cudw. syst. intellect. passim.

³ Déf. de la chronol. p. 379 et 380.

⁴ Huet, Alnetan. quæst. lib. 2, p. 92.

tages qui distinguent l'ouvrage de la sagesse divine, je me borne à un seul article. Les législateurs de la Grèce s'étoient contentés de dire: *Honorez les dieux*. L'Évangile dit: *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, et le prochain, comme vous-même*¹. Cette loi qui les renferme et qui les anime toutes, Saint Augustin prétend que Platon l'avoit connue en partie²; mais ce que Platon avoit enseigné à cet égard, n'étoit qu'une suite de sa théorie sur le souverain bien, et influa si peu sur la morale des Grecs, qu'Aristote assure qu'il seroit absurde de dire qu'on aime Jupiter³.

CHAPITRE LXXX, PAG. 277.

Sur quelques Citations de cet ouvrage.

A l'époque que j'ai choisie, il couroit dans la Grèce des hymnes et d'autres poésies qu'on attribuoit à de très-anciens poètes; les personnes instruites en connoissoient si bien la supposition, qu'Aristote doutoit même de l'existence d'Orphée. Dans la suite on plaça les noms les plus célèbres à la tête de quantité

¹ Luc. cap. 22, v. 37.

² August. de civit. Dei, lib. 8, cap. 9.

³ Aristot. magn. mor.

1. 2, c. 11, t. 2, p. 187, D.

⁴ Cicer. de nat. deor. lib. 1, c. 38, t. 2, p. 429.

d'écrits dont les vrais auteurs étoient ignorés. Tels sont quelques traités qui se trouvent aujourd'hui dans les éditions de Platon et d'Aristote; je les ai cités quelquefois sous les noms de ces grands hommes, pour abrégé et parce qu'ils sont insérés parmi leurs ouvrages.

MEME CHAPITRE, PAG. 278.

Sur le nombre des pièces de théâtre qui existoient parmi les Grecs, vers le milieu du 4.^e siècle avant J. C.

C'EST d'après Suidas, Athénée, et d'autres auteurs dont les témoignages ont été recueillis par Fabricius¹, que j'ai porté à environ 3000, le nombre de ces pièces. Les calculs de ces écrivains ne méritent pas le même confiance pour chaque article en particulier. Mais il faut observer qu'ils ont cité quantité d'auteurs dramatiques, qui véquirent avant le jeune Anacharsis, ou de son temps, sans spécifier le nombre de pièces qu'ils avoient composées. S'il y a exagération d'un côté, il y a omission de l'autre, et le résultat ne pouvoit guère différer

¹ Fabr. bibl. Græc. t. 1, p. 736.

de celui que j'ai donné. Il monteroit peut-être au triple et au quadruple, si, au lieu de m'arrêter à une époque précise, j'avois suivi toute l'histoire du théâtre Grec. Car dans le peu de monumens qui servent à l'éclaircir, il est fait mention d'environ 350 poètes qui avoient composé des tragédies et des comédies ¹.

Il ne nous reste en entier que sept pièces d'Eschille, sept de Sophocle, dix-neuf d'Euripide, onze d'Aristophane, en tout quarente-quatre. On peut y joindre les dix-neuf pièces de Plaute et les six de Térence, qui sont des copies ou des imitations des comédies Grecques.

Le temps n'a épargné aucune des branches de la littérature des Grecs; livres d'histoire, ouvrages relatifs aux sciences exactes, systèmes de philosophie, traités de politique, de morale, de médecine; etc. presque tout a péri: les livres des Romains ont eu le même sort; ceux des Egyptiens, des Phéniciens et de plusieurs autres nations éclairées, ont été engloutis dans un naufrage presque universel.

Les copies d'un ouvrage se multiplioient autrefois si difficilement, il falloit être si riche pour se former une petite bibliothèque, que les lumières d'un pays avoient beaucoup de peine à pénétrer dans un autre, et encore plus à se perpétuer dans le même endroit. Cette considération devoit nous rendre très circons-

¹ Fabr. bibl. Græc. t. I, p. 662.

pects à l'égard des connoissances que nous accordons ou que nous refusons aux anciens.

Le défaut des moyens, qui les égaroit souvent au milieu de leurs recherches, n'arrête plus les modernes. L'imprimerie, cet heureux fruit du hasard, cette découverte, peut-être la plus importante de toutes, met et fixe dans le commerce les idées de tous les temps et de tous les peuples. Jamais elle ne permettra que les lumières s'éteignent, et peut-être les portera-t-elle à un point, qu'elles seront autant au dessus des nôtres, que les nôtres nous paroissent être au dessus de celles des anciens. Ce seroit un beau sujet à traiter, que l'influence qu'a eue jusqu'à présent l'imprimerie sur les esprit, et celle qu'elle aura dans la suite.

MEME CHAPITRE, PAG. 294.

Sur les Gripes et sur les Im-promptus.

LE mot *gripe* signifie un filet, et c'est ainsi que furent désignés certains problèmes qu'on se faisoit un jeu de proposer pendant le souper, et dont la solution embarrassoit quelquefois les convives ¹. Ceux qui ne pouvoient pas les résoudre se soumettoient à une peine.

¹ Suld. in *Griph.* Schol. Aristoph. in vesp. v. 20.
Tome VIII. Aa

On distinguoit différentes espèces de griphes. Les uns n'étoient, a proprement parler, que des énigmes. Tel est celui-ci : » Je suis très grande à ma naissance, très grande dans ma vieillesse, très petite dans la vigueur de l'âge ¹. » *L'ombre*. Tel est cet autre. » Il existe deux sœurs qui ne cessent de s'engendrer l'une l'autre ². » *Le jour et la nuit*. Le mot qui désigne le jour est féminin en grec.

D'autres griphes rouloient sur la ressemblance des noms. Par exemple : » Qu'est ce qui se trouve à-la-fois sur la terre, dans la mer et dans les cieus ³ ? » *Le chien, le serpent, l'ours*. On a donné le nom de ces animaux à des constellations.

D'autres jouient sur les lettres, sur les syllabes, sur les mots. On demandoit un vers déjà connu qui commençat par telle lettre, ou qui manquât de telle autre; un vers qui commençat ou se terminât par des syllabes indiquées ⁴; des vers dont les pieds fussent composés d'un même nombre de lettres, ou pussent changer mutuellement de place sans nuire à la clarté ou à l'harmonie ⁵.

Ces derniers griphes, et d'autres que je pourrais citer ⁶, ayant quelques rapports avec nos

¹ Theodect. ap. Athen. 4 Id. Ibid. c. 16, p. 1. 10, c. 18, p. 451, F. 448, D.
² Id. Ibid. 5 Id. Ibid. c. 20, p. 435, B.
³ Id. Ibid. c. 20, p. 455, B.
⁶ Id. Ibid. p. 453, D.

logogriphes qui sont plus connus, j'ai cru pouvoir leur donner ce nom dans le chapitre xxv de cet ouvrage.

Les poètes, et sur-tout les auteurs de comédies, faisoit souvent usage de ces griphes. Il paroît qu'on en avoit composé des recueils, et c'est un de ces recueils, que je suppose dans la bibliothèque d'Euclide.

Je dis dans le même endroit que la bibliothèque d'Euclide contenoit des im-promptus. Je cite un passage d'Athénée, qui rapporte six vers de Simonide faits sur-le-champ. On peut demander en conséquence si l'usage d'improviser n'étoit pas connu de ces Grecs, doués d'une imagination au moins aussi vive que les Italiens et dont la langue se prêtoit encore plus à la poésie que la langue Italienne. Voici deux faits dont l'un est antérieur de deux siècles, et l'autre postérieur de trois siècles, ou voyage d'Anacharsis. 1.° Les premiers essais de la tragédie ne furent que des im-promptus, et Aristote fait entendre qu'ils étoient en vers ¹. 2.° Strabon cite un poète qui vivoit de son temps, et qui étoit de Tarse en Cilicie; quelque sujet qu'on lui proposât, il le traitoit en vers avec tant de supériorité, qu'il sembloit inspiré par Apollon; il réussissoit sur-tout dans les sujets de tragédie ². Strabon observe que ce talent

¹ Aristot. de poet. c. 4, t. 2, p. 654, E, et 655, B.

² Strab. l. 14, p. 676.

étoit assez commun parmi les habitans de Tarse¹. Et de là étoit venue sans doute l'épithète de Tarsique qu'on donnoit à certains poètes qui produisoient, sans préparation, des scènes de tragédie, au gré de ceux qui les demandoient².

- 1 Strab. l. 14, p. 674. 58. Nenag. ibid.
2 Diog. Laert. l. 4, §.

FIN DES NOTES.

